

■ Musique | Saison 2012-2013

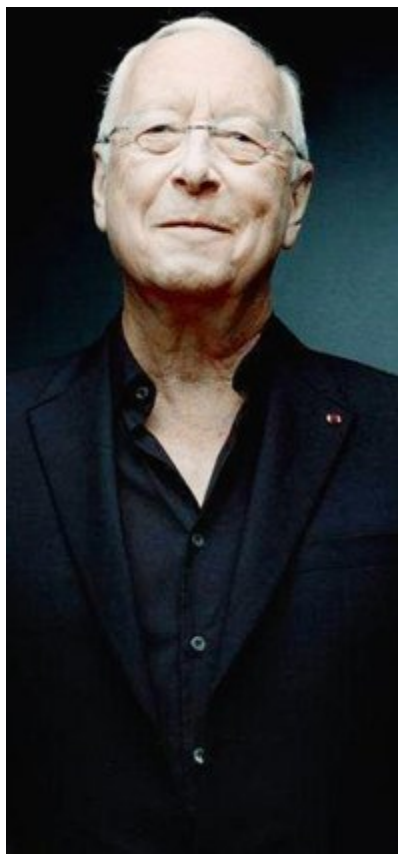
Bozar Music, "Live and Love"

► Présent depuis 20 ans, le tandem Renard-Dujardin a présenté la nouvelle saison.

La créativité se concentre sur les musiques alternatives et les projets thématiques. Accueillie dans la salle Bertouille (acoustique de cathédrale) par les quarante jeunes chanteuses de la Choraline, Chœur de Jeunes de La Monnaie, la presse a pris connaissance, jeudi midi, des grandes lignes de la nouvelle saison Bozar. Image générique pour 2012-2013 : un entrelacs des mots LIVE et LOVE, en majuscules (effet affirmatif) et dans les tons roses (retour à l'enfance et à l'esprit d'émerveillement, Patrick De Clerck y avait déjà pensé pour Ars Musica 2011). Deux mots-clefs qui peuvent toujours faire l'affaire et dont il ne sera d'ailleurs pas question au cours de la présentation. Outre Paul Dujardin, qui fête les vingt ans de son arrivée à la tête de la "Société Philharmonique de Bruxelles" (devenue Bozar Music), on entendit Christian Renard, directeur artistique et tête pensante du département depuis la première heure, Jérôme Giersé, adjoint à la programmation, et Tony Van der Eecken, programmeur des musiques du monde, jazz et électro.

La programmation centrale, présentée par Christian Renard, répond aux habituels critères de qualité internationale qui font le prestige de la maison : quelques compositeurs ou thèmes liés à l'actualité tels Debussy, Schubert, les lauréats du Concours (75 ans cette année) ou les 50 ans de Musiques Nouvelles; des invités top niveau en résidence, tels Pierre-Laurent Aymard, Nikolai Luganski ou Mariss Jansons, une mise en valeur de "nos" cinq orchestres symphoniques et de leurs chefs, l'accueil de grands orchestres et chefs internationaux – parmi lesquels, pour la première fois, Andris Nelsons, un génie ! –, les orchestres et ensembles en résidence, tels ceux de Philippe Herreweghe ou de Philippe Pierlot, la collaboration féconde avec divers festivals tels Musiq'3 et Klara, etc., le tout présenté avec de petites vidéos figées, genre "Hep Taxi !" (Xavier Flamand et Yves Gervais aux commandes). Sans oublier le rendez-vous annuel avec Cecilia Bartoli. Comme on lit, une programmation riche, éclectique et assez prévisible.

Le volet présenté par Tony Van der Eecken (on dira la "Tony Music") offre



William Christie sera au cœur d'un projet phare et pluridisciplinaire : "Watteau et les Muses."

évidemment plus de découvertes, nourries par les collaborations entretenues avec d'autres producteurs, en Belgique (citons Moussem) ou dans les pays concernés, et avec les artistes eux-mêmes. Un formidable réseau qui nous vaut l'arrivée de musiciens forts, chaque fois reconnus au plus haut niveau dans leur propre sphère, tels Ana Moura, Fatima Diawara, Amal Maher (!) ou Marcel Khalifé, porteurs de ce mouvement appelé "Tarab", qui remet celui qui joue au cœur de la création musicale.

Le dernier volet, recoupant partiellement les deux autres et présenté par Jérôme Giersé, propose quatre projets transversaux prometteurs, liés à quatre thèmes : "L'Europe de l'humanisme et de la Renaissance", "Porta d'Orient ou les fastes vénitiens", "Watteau et les Muses" et "Bach Lives !", chaque thème faisant l'objet d'une foule d'événements pluridisciplinaires, on se réjouit d'avance. Tout ceci, y compris les images, se retrouve sur Twitter et Facebook. Les abonnements sont en vente à partir du 19 mars.

Martine D. Mergeay

→ www.bozarmusic.be

■ Danse

Cindy Van Ack

► La chorégraphe belge, installée à Genève, a fait salle pleine à Bruxelles.

► Avec une danse révélée par Castellucci et par Avignon.

Nous avons découvert en 2010, au festival d'Avignon, quatre solos de danse de Cindy Van Acker, une danseuse chorégraphe belge implantée aujourd'hui avec succès à Genève mais curieusement fort méconnue chez nous. Elle est de formation classique et a longtemps dansé pour le Ballet des Flandres, mais estimant être arrivée au bout de cela, elle s'est lancée dans un travail de chorégraphe et interprète très singulier. Celui-ci, avons-nous écrit depuis Avignon, est magnifique, millimétré, d'une précision absolue, comme une machine, mais en même temps reptilien, plein d'émotion et de sensualité. Portant des noms étranges comme Lanx, ses solos interprétés par elle ou

par d'autres explorent l'horizontalité ou le rythme machiniste. Dans le premier, elle ne quitte pas la position couchée, tout en nous captivant pendant une demi-heure par ses gestes mélangeant symétries, dissymétries et grande technicité chorégraphique.

Bruxelles a pu découvrir son talent ces derniers jours avec une série de ses chorégraphies présentées au Kaaitheater devant des salles pleines. Sans doute ce succès inattendu est-il dû à l'impact de sa présence à Avignon et, plus encore, à l'estime que lui porte Romeo Castellucci qui lui a confié les chorégraphies d'"Inferno" présenté en Cour d'honneur à Avignon et de Parsifal, l'opéra monté à la Monnaie.

Samedi, elle présentait au Kaai sa dernière création, "Diffraction", une pièce pour six danseurs et un invité très présent : le tube néon. Un journal suisse titra joliment : "L'être et le néon". On y retrouve ses points forts : une danse extrêmement précise, abstraite et sensuelle à la fois, et totale-ment écrite (ses "partitions", des notations, sont des vrais tableaux de signes réunis dans un livre en français, édité en Suisse chez Héros-Limite et intitulé "Partituurstructuur"). Une chorégra-

■ Ars Musica

Wolfgang Rihm, un g

► Au Flagey, deux œuvres typiques d'un compositeur prolifique et puissant.

Son prénom est Wolfgang, mais Ludwig lui aurait aussi bien convenu, car si, outre le génie, Rihm partage avec Mozart la surabondance des opus (400 à ce jour !), il a de Beethoven la puissance du demiurge qui l'a conduit à réinventer les formes, à les creuser, à les mettre en résonance avec son temps pour en arriver à un langage à la fois savant et accessible, personnel et universel. Né à Karlsruhe, en Allemagne, le 13 mars 1952 (il vient de fêter ses 60 ans), Wolfgang Rihm a dû faire rapidement le point de son héritage musical puisqu'à 21 ans, il était déjà professeur de composition dans sa ville natale et qu'il n'a plus cessé, depuis, de l'enseigner aux quatre coins du monde tout en composant à un rythme impressionnant des œuvres d'envergure : cycles de symphonies, opéras (dont il écrit lui-même les livrets), œuvres théâtrales, concertos, pièces vocales et musique de chambre, notamment 22

quatuors, dont 13 dotés d'opus. C'est le 11^e qui nous intéresse ici.

Vendredi dernier, Ars Musica recevait en effet à Flagey le Quatuor Minguet (quatuor allemand placé sous l'égide du philosophe espagnol Pablo Minguet) dans deux pièces emblématiques de Rihm, aux destins singuliers, à commencer par ce fameux Quatuor n°11 (1998-2010), toujours présenté comme inachevé par son auteur. Il s'agit d'une œuvre de vastes proportions (40 minutes), dotée d'une écriture infiniment subtile, changeante, perceptiblement construite, même si les différents mouvements s'enchaînent de façon plutôt organique. Pas de réelle progression mais plutôt une immersion de plus en plus profonde dans un langage et une inspiration suffisamment riches pour que chacun y perçoive un écho à sa propre sensibilité. Avec une particularité que l'on retrouvera dans le second concert : un frôlement régulier de l'apaisement consonnant, formant autant de rendez-vous (généralement manqués, ce serait trop simple) dont la simple approche suscite un soulèvement émotionnel.

Seconde œuvre de la soirée, le requiem



er et la splendeur des maths

phie très mathématique. Romeo Castellucci parle d'elle en disant : *"Je vois la splendeur des mathématiques et du calcul. Un langage-machine des muscles dans le territoire de la pensée."*

Le spectacle commence par un magnifique duo de femmes aux corps emmêlés, couchés sur le sol. Elles bougent lentement montrant des images hybrides d'un être à trois jambes ou à trois bras, sous une lumière rasante. Les spots qui les éclairent deviennent ensuite des phares dans la nuit qui se déplacent et viennent éclairer les spectateurs. La suite, tout le temps dans le clair-obscur, fait penser aux minimalistes américains des années 70 et 80. Une série de néons blancs, comme chez Dan Flavin, dansent littéralement en phase avec ces six danseurs. Ceux-ci, sur une musique répétitive (type John Cage ou Steve Reich), multiplient les modes combinatoires jusqu'à l'hébétéude (on pense à "Phase" d'Anne Teresa De Keersmaecker). Un beau moment, mais Cindy Van Acker a quelque peine à tenir le rythme impressionnant de ses solos au cordeau, en les extrapolant sur un long morceau et avec six danseurs.

Guy Duplat



Entourés de néons comme dans une œuvre de Dan Flavin, les six danseurs dans une chorégraphie millimétrée.

© LOUISE ROY

■ Concert | Critique

éant subtil

Sandrine Piau, explosive et intime

"Et Lux" (2009), pour ensemble à quatre voix et quatuor à cordes, était confié à l'Ensemble Huelgas (deux chanteurs par voix) et au même Quatuor Minguet (dont on soulignera au passage la double performance), placés sous la direction de Paul Van Nevel. Les paroles familières du rituel immémorial forment ici un nouveau champ sémantique et émotionnel que Rihm explore doucement, sans heurts – sauf lors de quelques surgissements véhéments confiés aux instruments – requérant de la part des interprètes une formidable concentration et bien sûr une virtuosité que Huelgas ne partage qu'avec une poignée d'ensembles dans le monde. Justesse absolue, capacité de soutenir les intervalles les plus périlleux et surtout d'illuminer la partition, selon le vœu du compositeur, par la pureté des voix et de l'intonation; on est ici dans une musique en 3D, où l'image sonore (acoustique) se dessine autant qu'elle s'écoute et prend peu à peu du relief. Une musique hypnotique qui, si l'on parvient à s'y laisser glisser sans perdre conscience, ouvre à un monde inconnu et favorable.

Martine D. Mergeay

→ Ars Musica, jusqu'au 3 avril. Infos : www.arsmusica.be

► La soprano française conclut sa résidence au Bozar en apothéose.

Lors d'une récente interview, Sandrine Piau se réjouissait du bon contact établi avec le public belge (notamment grâce à la confiance de Peter De Caluwe, directeur de La Monnaie). A suivre le concert donné samedi soir au Bozar, on ne peut plus en douter ! C'était le dernier d'une résidence qui avait également compris un récital de mélodies françaises (Jos van Immerseel au piano) et "Théodora" de Haendel, avec le Concert Spirituel dirigé par Hervé Niquet. Le dernier concert célébrait modestement "Le Triomphe de l'amour" selon les plus brillants compositeurs français (ou tout comme) des XVII^e et XVIII^e siècles, de l'Italien Lully (1632-1687) au Liégeois Grétry (1741-1813), le Français Rameau (1683-1764) s'élevant parmi eux comme le plus de tous. L'orchestre "Les Palladins" (allusion au titre d'un opéra de Rameau) était placé sous la direction de Jérôme Correas, lui-même

chanteur et claveciniste.

Dans l'interview évoquée plus haut, Sandrine Piau avait aussi exprimé combien la collaboration avec son ami Correas l'avait stimulée et entraînée dans une nouvelle découverte d'elle-même. Le CD enregistré chez Naïve par les artistes sur le même thème en donnait déjà un aperçu sensible; au concert, on l'a mieux compris encore. Il y a, dans la direction (on pourrait même parler d'"ambiance") de Correas un don évident pour la musique baroque française dont il rend avec naturel le caractère allant, joyeux et sensuel. Les couleurs de l'orchestre rejoignent parfaitement ce caractère – cordes pleines, bois expressifs et subtils – de même que les tempos, assez vifs (parfois payés de petits couacs), et le généreux engagement. On retrouve donc avec lui une fraîcheur et une énergie dont la soprano bénéficie à fond, elle-même apportant à l'ensemble son prestige et son savoir-faire.

Sandrine Piau chantait de mémoire, condition essentielle pour habiter pleinement les rôles successifs, faire vivre les scènes, communiquer avec le public et avec les musiciens. Le premier air fut pourtant contraint : voix, tech-

nique, justesse, style, etc. ne posent jamais problème à la chanteuse mais bien certaines tensions inutiles, qui se dissipèrent progressivement. Parmi les miracles : la façon admirable de conduire le chant, de donner à entendre le texte... et le sous-texte (où triomphe Eros, l'élus du jour), de ne pas quitter la musique quand la virtuosité semble vouloir prendre le pas, de donner à tout ce qu'elle touche élégance et simplicité. Même sa tenue de scène allait dans ce sens : fourreau en lamé or et argent années 30, pas de bijoux, coiffure courte, frange. Si la chanteuse est parfaitement à l'aise dans les airs de fureur – citons "Tout est prêt" de Rebel et Francoeur ou "Je romps la chaîne" de Grétry (qui ouvre le CD consacré au même programme) – c'est quand même dans les altitudes surnaturelles de "Je vole Amour" ou "Viens hymen" (le bis) de Rameau, qu'elle se révèle la plus extraordinaire et la plus inspirée, confirmant qu'elle est bien la meilleure aujourd'hui dans ce genre de répertoire.

Martine D. Mergeay

→ Avec les mêmes "Le Triomphe de l'amour". Paru chez Naïve.